

Dieu, de nos jours, sont bien imparfaits. Néanmoins Maxime épousera Suzanne, car ce genre de petits romans exige de tels dénouements, — mais ruinée, car la banque juive où sa fortune était placée fait faillite, et cette circonstance ne diminue en rien la joie de Maxime, car il est un bon jeune homme. M. Henri Doris, lui, n'est pas un très grand écrivain.

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Chez H. Oudin, *Un siècle*, « mouvement du monde de 1800 à 1900 », par M^{sr} Péchenard, M^{sr} Touchet, évêque d'Orléans, le R. P. de la Broise S. J., M. Brunetière, le R. P. Sertillanges, etc. — A la librairie Bellais, *Macette*, de Mathurin Régnier, publiée et commentée par Ferdinand Brunot, avec la collaboration de MM. P. Bloum, L. Fourniols, G. Peyré, Armand Weil.

QUINZAINES MUSICALES

L'art des programmes,

Deux amateurs de musique se rencontrent. Ils se demandent de leurs nouvelles et aussi des nouvelles de la musique :

— Eh bien, étiez-vous au concert, dimanche dernier ?

— A quel concert ? *On ne joue plus rien.*

... Et sur cette réponse, triste mais inévitable, l'entretien musical cesse : pour ne pas échanger d'ennuyeuses pensées, on se tait ; puis l'on parle d'autre chose.

Aujourd'hui, des foules imposantes, attirées par divers mobiles, vont encore au concert ; mais les jaloux, les irascibles amateurs de la musique y vont de moins en moins. Ce n'est pas que les orchestres soient plus mollement dirigés que naguère. Ce n'est pas non plus qu'on ne joue parfois un classique chef-d'œuvre, ni que de loin en loin on n'exécute un compositeur jeune... Mais c'est bien parce que les grands concerts ont cessé d'être adaptés au goût des véritables amateurs ; c'est parce qu'ils ne répondent plus à l'attente des gens qui connaissent tant soit peu la musique ; c'est parce que les programmes, accouplant les œuvres les plus disparates, donnent plus de fatigue que de plaisir. Vraiment, nos concerts ont par trop les défauts de ces « Salons » annuels, qui sont plus une foire qu'une exposition, et l'on y prend trop cette fièvre débilante, cette ivresse neurasthénique que l'on a pu respirer tout à loisir, en 1900, dans notre énorme tohu-bohu international.

Les programmes des concerts ne sont pas faits pour que l'on « goûte » la musique : ils sont faits uniquement pour émousser le goût. Si instruit que soit l'auditeur, si docile que soit son oreille, ce n'est

pas impunément qu'il s'entraîne à entendre coup sur coup les musiques les plus diverses : l'esprit ne se fortifie plus, ne s'assouplit plus, mais il se désagrège et se disloque. Une œuvre n'agit profondément que sur une âme préparée à l'entendre. Souvent, c'est après la dernière mesure, c'est pendant les minutes mélancoliques et attentives où le génie d'un Maître continue de parler dans notre cœur sonore et tout ému, c'est alors que la beauté de l'œuvre soudain se révèle à nous. — De même le charme des femmes aimées : on ne le comprend pas tout de suite ; mais soudain on est enveloppé par toute la douceur, quand, après le départ, on retrouve sur ses mains ou sur ses lèvres le souvenir d'un parfum...

Hélas ! nos programmes tortionnaires ne permettent rien de tout cela. Récemment, après la plus pure merveille de Mozart, après cette symphonie en ut qu'il composa pour couronner la trilogie des symphonies de 1788, ne donnait-on pas une sorte d'Oratorio de Gounod, fade jusqu'à l'écœurement ? Après la beauté toute grecque, après la douceur, après la lumière de Mozart, que venaient faire cette religiosité d'un musicien pour dames — devenu vieux, — ce mysticisme ambigu, ces désirs fatigués qui font songer à d'étranges choses ?

— Mais alors, me dira-t-on, il ne faudrait donner qu'une œuvre par concert ?

— Non, mais il ne faudrait donner que des œuvres ayant entre elles quelque rapport, de même que dans une salle de musée on groupe les tableaux d'une même école ou d'un même auteur. Qui empêcherait, par exemple, de faire entendre dans leur ordre les trois grandes symphonies de 1788, si diverses dans leur ensemble harmonieux ?

C'est dans une vue semblable, que M. Colonne a organisé naguère le « Cycle Berlioz », et tout récemment, le « Festival Saint-Saëns »... Pourquoi aussi ne pas donner, comme à l'étranger, à l'occasion de l'anniversaire d'un Maître, un concert de ses œuvres seules ; pourquoi ne pas réunir en une même matinée plusieurs compositeurs de second ordre, qui vivaient à une même époque ; pourquoi, en un mot, ne pas faire des programmes qui aient une *signification* ?

Un programme aurait besoin d'être *composé*, composé comme une œuvre d'art ou un poème. Faire entendre bout à bout, n'importe quelles musiques selon les exigences des chanteurs, des virtuoses ou des ouvreuses, ce n'est pas *composer* un programme. — Il serait temps aussi de renoncer au « morceau de vestiaire ». Le prélude du III^e acte de *Lohengrin*, avant le cortège nuptial et le duo d'amour, ne semble pas avoir été conçu pour qu'on aille chercher son parapluie.

A dire vrai, les programmes actuels sont funestes

surtout aux compositeurs... pour agir sur un public dont le goût est émoussé par une variété déréglée, les musiciens sont obligés de recourir aux piments les plus regrettables. Non seulement ils surchargent leur orchestre, ils empâtent la couleur outre mesure, mais encore ils inventent les instruments les plus imprévus. Dans une symphonie récente, dépeignant une fête de boulevard extérieur, n'entendait-on pas, tout à coup, les rires et les miaulements d'une « Muse de Montmartre »?... Les programmes sont un peu responsables de tels écarts et de telles fantaisies : solliciter l'attention n'est plus possible, il faut la violenter.

* * *

Depuis quelque dix ans, les grands concerts sont sortis de cette période de lutte avec le public, où nous avons vu l'héroïsme d'un Padeloup. Il ne s'agit plus d'imposer aux auditeurs rebelles la Marche du *Tannhäuser* ou le *Septuor* de Beethoven. On n'en est plus à la période d'organisation : une bonne moitié de la salle sait d'avance, par cœur, la musique qu'elle vient entendre.

Il faut donc présenter cette musique d'une manière nouvelle ; il faut prendre le soin de *composer* les programmes, comme un poète compose une strophe, ou comme une femme compose son appartement : c'est l'art de la mise en valeur.

Dès lors, les amateurs ne diront plus *qu'on ne joue plus rien*, et cependant on jouera les mêmes choses. Mais on les donnera dans de meilleures conditions. — Au musée du Louvre, la grande série des Rubens est toujours la même. Mais les connaisseurs préféraient qu'on n'avait pas encore vu ces géniales décorations, car elles ne s'étaient jamais montrées jusqu'ici dans le jour, la perspective et le recul qui leur sont un complément nécessaire.

Il est grand temps aujourd'hui d'acquiescer l'art des programmes.

ADOLPHE BOSCHOT.

NOTES POLITIQUES

LE BILAN D'UNE SESSION EXTRAORDINAIRE. — HORS DU PALAIS-BOURBON. — UN DISCOURS DE M. JULES LEMAITRE. — LE PROGRAMME DE LA « PATRIE FRANÇAISE ».

Mercredi 2 janvier.

Et voilà close une session vraiment exceptionnelle ! Les huissiers du Palais-Bourbon avaient perdu l'habitude de voir ainsi travailler des parlementaires. Car ils ont travaillé. Le président Deschanel, avant de donner la parole à M. Waldeck-Rousseau, qui allait lire, d'une voix tremblante d'émotion, le décret de clôture, a fait, lundi der-

nier, une brève revue des travaux de cette *session extraordinaire*, vraiment... extraordinaire.

« En cinquante-six jours, a dit M. Paul Deschanel à ses collègues, vous avez tenu soixante-deux séances, et voté la loi des successions, le régime des boissons, l'amnistie, le budget de l'État, l'organisation financière de notre belle colonie algérienne, la réforme des bureaux de placement, les garanties données aux réservistes et aux territoriaux pour leurs emplois, l'amélioration du travail des femmes et le remplacement des octrois. »

Et pendant ce temps, les circonscriptions de ceux qui travaillent ainsi à donner des gages au corps électoral, sont *travaillées* par une adroite propagande *nationaliste*. Tout député, ayant prêté son appui au ministère de *déchéance républicaine* est, par cela même, marqué du signe d'infamie. Et pourtant il a bien travaillé ! N'a-t-il pas voté des lois que réclament ceux-là mêmes qui le combattent ? N'a-t-il pas défendu les institutions républicaines dont ils se réclament aussi ? Sans doute ! mais il fut *ministériel*, et cela est une tare, depuis que M. Waldeck-Rousseau est président du Conseil, M. Millerand, ministre du Commerce et le général André, ministre de la Guerre !

Mais nous n'avons pas à établir ici de discussions. Brièvement, nous exposons des faits et ce qui précède est un fait.

Un autre fait, qui complète le premier, c'est que la *Ligue de la Patrie française*, qui réunit en un même groupement, aussi cohérent que peut être un groupement formé d'éléments contradictoires, tous les adversaires du ministère, est présidée par un excellent écrivain, qui s'est révélé politique habile.

M. Jules Lemaître, auquel le *nationalisme* doit la plus grande part de son succès aux élections municipales, cherche à gagner le corps électoral, en province. Il a élaboré un programme pour les prochaines élections législatives, et il vient de le soumettre aux habitants de Grenoble et à la France tout entière.

Je n'ai jamais entendu parler M. Jules Lemaître. J'ignore s'il est orateur. Mais à lire ses allocutions, je comprends ce qui plaît à l'électeur. C'est bien écrit, et l'on sait que depuis des années, les journaux littéraires à un sou et d'innombrables suppléments habituent la petite bourgeoisie et le prolétariat aisé à aimer que les choses qu'on leur dit soient *bien dites*. Et puis, ce n'est pas un politicien. Et l'on commence à avoir horreur du politicien, de cette individualité sans passé qui répond pour lui, sans doctrine, sans idéal, prêt à toutes les compromissions, jouet bénévole des événements, des intérêts et des passions. Or M. Jules Lemaître est un homme de lettres éminent, un universitaire. C'est un *intellectuel*, dirais-je, si je ne craignais de lui appliquer une épithète qui sonnerait mal à son oreille.

Et voyez comme il le comprend et sait le faire comprendre. A Grenoble, au début de son discours, il s'exprime ainsi :]

« Il y a seize ans, j'étais professeur à la Faculté des lettres de votre bonne ville et j'en occupais guère que de littérature. On m'aurait bien étonné si l'on m'avait prédit que je reviendrais un jour vous parler de politique. »